



HON. JOHN SHARP WILLIAMS

LE DISCOURS

John Sharp Williams

La convention nationale démocratique s'est ouverte hier à St. Louis pour désigner les candidats de parti à la présidence et à la vice-présidence des Etats-Unis. Comme il était prévu l'honorable John Sharp Williams, de Mississippi, républicain leader de la minorité démocratique à la Chambre des Représentants à Washington, a été appelé à la présidence temporaire de la convention et a prononcé le discours d'ouverture. Ce discours, un des plus serrés en même temps qu'un des plus fortement documentés qu'ait prononcés le brillant orateur, aura un grand retentissement, car il met à nu la faiblesse, la vaine gloire, l'égoïsme du parti républicain, de ce parti de passivité, d'inaction, d'abstraction aux réformes et au progrès.

chipel des Philippines; dans l'universelle curée de notre vie nationale avec sa législation corrompue, ses privilèges spéciaux. Le temps me manque pour le chercher; d'ailleurs l'histoire ancienne n'a rien à faire avec les iniquités d'aujourd'hui.

la "Joint Traffic Association" et à la "Edystone Pipe Company". En ce qui concerne le tarif douanier le parti républicain veut s'en tenir à la prohibition actuelle, dit M. Williams, et rien n'est plus naturel par conséquent que les "intérêts protégés" qui le soutiennent.

convaincu, le mot "défaite" n'est même pas écrit dans les "Nouvelles de l'Armée", mais le bulletin est tragique: "Sauve qui peut... Terreur panique. Les paquets de réserve et les bagages restés à l'ennemi... Telle a été l'issue de la bataille de Mont Saint-Jean, glorieuse pour les armées françaises, et pourtant si funeste!"

minu scabreusement. Dans les rues les habitants s'embrassaient, se félicitaient, comme si la Belgique que cet homme a vaincue, avait été vaincue par la Belgique. A la même heure, Paris, qui venait d'entendre le canon des Invalides célébrer Ligoy, allait à la Comédie Française entendre Mlle George dans Clytemnestre et Mlle Bourgeois dans "Le Mercure volant". Pendant la nuit, les blessés et les vainqueurs se réunissaient à Bruxelles. Le matin, un officier écossais fit son entrée dans la ville, aux acclamations de la foule, à cheval, tenant entre ses mains un drapeau français à l'aigle doré. Le temps d'était son beau; on dressait des tables dans les rues, et la foule buvait avec les soldats vainqueurs.

quel fatalité curieuse, devait mourir, ce cavalier épique, en allant visiter la princesse Mathilde. Exelmann réunit les débris de sa cavalerie et galopa de Montreux à Rocquencourt, chassant devant lui à coups de sabre, depuis Vélizy, les Prussiens du colonel von Sohr, et, dans sa chevauchée héroïque, voulant venger Waterloo, venger l'Empereur, venger la France, venger les vaincus, il défraya entièrement les régiments des hussards de Brandebourg et de Poméranie, les plus beaux de l'armée prussienne! Et cette victoire que les Allemands considéraient bien, est presque ignorée chez nous.

AMUSEMENTS. WEST END. La direction semble avoir trouvé le spectacle qui convient aux habitudes de West End, car la foule s'y porte chaque soir. La troupe de vaudeville de McMahon ne passera pas inaperçue nulle part, et elle est applaudie. La vogue de l'orchestre du professeur Pauletti s'accroît sans cesse, grâce à la perfection de ses exécutions.

UN VISITEUR DE WATERLOO. TROIS JOURS APRES LA BATAILLE.

— Il faudrait, disait Gérôme en parlant de son monument de Waterloo, "l'Aigle blessé", qu'on l'inaugurât pour le centenaire de la bataille, — ce serait une date; mais voilà, je ne répondrais pas de durer jusqu'à...

— La frayeur, dit ce M. de Saint-Germain, était grande à Bruxelles, où l'on avait répété que Napoléon avait promis à ses soldats de leur laisser piller la ville pendant quatre heures. Aussi, dès le matin, tout Bruxelles était-il sur pied, et la foule compacte place de la Monnaie, où l'on se communiquait les nouvelles. La place, malgré la pluie battante, était remplie de monde, et les Brabançons attendaient, abrités sous de grands parapluies de couleur noire à la mode.

— Les restes des morts, en se retrouvent aujourd'hui encore en labourant la terre. Naguère encore, après une pluie d'orage qui avait détrempé le sol, les ossements enfouis sous le monument de l'Empereur avaient coulé par la terre entr'ouverte. Les Allemands l'ont fait réparer.

— Les menus détails donnés par le visiteur de 1815 sont de ceux qu'on n'invente pas et qui ajoutent à l'histoire telle que Charas la raconte ou que Victor Hugo la chante. La guerre est chose horrible, mais plus horrible encore ce lendemain de la guerre qui est la "toilette" du champ de bataille. Après le combat, après l'effort de la pointe, le fracas de la mitraille, après les chevauchées éperdues, après le courage, après le sacrifice, il n'y a plus que la pousseur des cadavres qui pourrissent dans la boue, la saleté des vêtements, les uniformes, les épaulettes, les décorations, méritant les armes en tas comme de la vieille ferraille, pour être envoyées dans quelque musée, chez le vainqueur.

— Mais la bataille de Waterloo n'est pas la dernière du cycle de la République et de l'Empire. Le coucher du soleil, comme on l'a dit, doit avoir encore une victoire. Les soldats de la Grande Armée devaient encore donner un dernier coup de sabre. Le 1er juillet, le général Exelmann, le héros de Crémone, de Vertingen, d'Austerlitz et d'Eylau et

Feuilleton LA FAUVETTE Du Faubourg. Par Henri Germain. DEUXIEME PARTIE.

celle nuit, et ce matin encore, donner ses soins à notre locataire. Mais il a consacré sa porte. Elle ne doit recevoir personne: M. Libert ne la formallement recommandé.

s'accadé, sentant croître son impatience, à mesure que le temps s'écoulait, sans ramener Libert. Son esprit, coutumier des promptes décisions, s'irritait des obstacles; sa nature franche et droite n'admettait pas la dissimulation, les cachotteries, la soumission discrétion commerciale ou domestique.

choses qui ne regardent aucune ment les passants. Entrons à l'hôtel plutôt; nous y serons beaucoup mieux. — Un mot avant cela? — Peux-tu me faire recueillir par Mme Yvonne, malgré la campagne du médecin?

Et, prenant une de ses mains dans les siennes, il balbutia seulement, la voix étranglée par des sanglots contenus. — Ah! Paule, c'est bien vous! Pendant un instant, ils demeurèrent ainsi, sans parler, se regardant avec une curiosité piteuse, attristée, inquiète, comme s'ils redoutaient l'échange de leurs pensées.

Ne sommes-nous pas tous jetés du hasard? — Oui, le plus souvent. Nous subsistons, en effet, notre destinée, nous sommes à la merci des événements.

— Non; par conséquent, seuls croient se diriger selon leur volonté. — Fous qui, dans leur ignorance orgueilleuse, veulent méconnaître les forces invisibles dont nous ne sommes que les humbles esclaves, faux sceptiques qui veulent nier l'interférence de la fatalité, ou les secours de la Providence.